



HAL
open science

La préservation et la transmission des ” mémoires ” et de leurs spécificités dans le cadre du projet TEMUSE

Agnieszka Smolczewska Tona

► To cite this version:

Agnieszka Smolczewska Tona. La préservation et la transmission des ” mémoires ” et de leurs spécificités dans le cadre du projet TEMUSE. TEMUSE 14-45. Valoriser la mémoire des témoins et des collectionneurs d’objets des deux Guerres mondiales. Médiation, communication et interprétation muséales en Nord-Pas de Calais et Flandre occidentale., Sep 2012, France. pp.96-128. hal-00836330

HAL Id: hal-00836330

<https://hal.univ-lille.fr/hal-00836330>

Submitted on 20 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La préservation et la transmission des « mémoires » et de leurs spécificités dans le cadre du projet TEMUSE

Agnieszka Smolczewska Tona
Laboratoire GERiiCO, Université de Lille3

Résumé

La notion de mémoire – largement polysémique, ambivalente, voire problématique en sciences sociales – est appréhendée dans cette communication comme un ensemble de savoirs, de savoir-faire, de compétences et de représentations symboliques acquis, détenus et partagés dans le cadre d'une pratique ou d'une activité sociale. L'objectif de cette présentation est double : d'une part, de rendre compte de la richesse, de la diversité et de la spécificité de la mémoire observée dans le cadre du projet TEMUSE, et d'autre part, d'analyser les enjeux de sa pérennisation et sa transmission. Pour ce faire, nous nous intéresserons d'abord à la mémoire des collectionneurs et médiateurs d'objets de la Grande Guerre rencontrés et interviewés pour le projet TEMUSE. Nous montrerons que leur mémoire en lien avec les objets collectionnés se décline sous différentes formes, inhérentes à la pratique de la collection (mémoire de l'objet, de l'humain derrière l'objet, du territoire en lien avec l'objet, du processus de documentation de l'objet, de la collection, de la pratique du collectionnisme d'objets de la Première Guerre, etc.), et à la pratique de l'exposition et de la médiation d'objets dans les musées (mémoire de la mise en scène de l'objet, de l'exposition, du lieu de l'exposition et de la médiation, des dispositifs de médiation, des formes communicationnelles de la médiation, du processus communicationnel de la médiation, etc.). Dans un deuxième temps, notre analyse portera sur la mémoire du projet TEMUSE, constituée au fil de sa réalisation, à travers la collecte du corpus d'étude (composé de témoignages de collectionneurs et médiateurs), son analyse et la valorisation des résultats de cette analyse.

Abstract

PRESERVATION AND TRANSMISSION OF "MEMORIES" AND THEIR UNIQUE FEATURES WITHIN THE FRAMEWORK OF THE TEMUSE PROJECT.

The notion of memory – largely polysemous, ambivalent and even problematic in social sciences – is understood in this intervention as a body of knowledge, know-how, skills and symbolic representations acquired, held and shared within the framework of a social activity or practice. The objective of the presentation is two-fold: on the one hand, to provide an account of the richness, diversity and uniqueness of memory observed within the framework of the TEMUSE project and, on the other, to analyse the challenges of sustainability and transmission. To do so, we will look firstly at the memory of collectors and mediators of objects from the Great War met and interviewed for the TEMUSE project. We will demonstrate that their memories relating to the objects collected take a variety of different forms, inherent to the practice of collecting (memory of the object, of the human behind the object, of the area linked to the object, of the process of documenting the object, of the collection, of the practice of collecting WWI objects, etc.), and the practice of exhibiting and mediating the objects in museums (memory of staging the object, of the exhibition, of the exhibition space and mediation, mediation devices, communicational forms of mediation, communicational process of mediation, etc.). The second part of our analysis will look at the memory of the TEMUSE project, constituted over its duration, through the collection of subject matter for the study (consisting of testimonials from collectors and mediators), its analysis and optimal use of the findings.

Overzicht

BEHOUD EN OVERDRACHT VAN DE "HERINNERING" EN DE EIGENHEDEN DAARVAN IN HET KADER VAN HET TEMUSE-PROJECT.

Het begrip geheugen – dat in de sociale wetenschappen zeer veel betekenissen heeft en ambivalent en zelfs problematisch is – wordt in deze mededeling opgevat als een geheel van kennis, knowhow, bekwaamheden en symbolische vertegenwoordigingen die verworven, bewaard en gedeeld worden in het kader van een praktijk of sociale activiteit. Deze uiteenzetting heeft een tweevoudige doelstelling: enerzijds inzicht verschaffen in de rijkdom, diversiteit en eigenheid van het geheugen dat in het kader van het TEMUSE-project wordt geobserveerd, maar anderzijds ook het belang van de verduurzaming en de overdracht daarvan te analyseren. Met het oog hierop bestuderen we in eerste instantie het geheugen van de verzamelaars en bemiddelaars van voorwerpen uit de Eerste Wereldoorlog die we voor het TEMUSE-project hebben ontmoet en ondervraagd. We zullen aantonen dat hun geheugen in verband met de verzamelde voorwerpen verschillende vormen kan aannemen die eigen zijn aan het verzamelen (het voorwerp zelf, de mens achter het voorwerp, het grondgebied in verband met het voorwerp, het documenteringsproces van het voorwerp, de verzameling, het collectionisme van voorwerpen uit de Eerste Wereldoorlog, enz.), maar ook

aan de manier waarop de voorwerpen in de musea worden tentoongesteld en bemiddeld (enscenering van het voorwerp, tentoonstelling, plaats van tentoonstelling en bemiddeling, bemiddelingsinstrumenten, communicatievormen en communicatieproces van de bemiddeling, enz.). In een tweede instantie gaat onze analyse over het geheugen van het TEMUSE-project, dat wordt opgebouwd naarmate het project vordert, door het verzamelen van het studievoorwerp (bestaande uit getuigenissen van verzamelaars en bemiddelaars), de analyse daarvan en de valorisatie van de resultaten van deze analyse.

Introduction

Dans sa contribution, Michèle Gellereau a rappelé le principal objectif du projet TEMUSE 14-45, résumé par son titre : « Valoriser la mémoire des témoins et des collectionneurs d'objets des deux Guerres mondiales : médiation, communication et interprétation muséales en Nord-Pas de Calais et Flandre occidentale ». Un tel objectif soulève bien évidemment un certain nombre de questions, en commençant par celle-ci : quelle définition donnons-nous à la notion de « mémoire » dans le cadre du projet TEMUSE 14-45 ?

Les premiers éléments de réponse à cette question se trouvent dans l'appel à participation au projet INTERREG TransMusSites 14-45, adressé par la Direction de l'Action Culturelle - Département du Nord aux musées français et belges dont les collections se rapportent à la Première ou à la Seconde Guerre mondiale. Le document en question expose deux actions qui sont au cœur du projet INTERREG IV.

La première a pour objectif de mettre à disposition des musées participant à ce projet, un logiciel d'inventaire leur permettant de réaliser ou d'informatiser les inventaires de leurs collections. Nous reviendrons très brièvement sur la question de cet inventaire dans la conclusion de cette contribution.

La seconde action au cœur du projet INTERREG IV, celle qui nous concerne ici directement, est annoncée dans cet appel de la manière suivante :

«

Participation à une récolte de patrimoine immatériel.

(...) TransMusSites 14-45 souhaite réaliser une récolte de patrimoine immatériel. Il s'agira de recueillir les témoignages des personnes qui ont créé des collections se rapportant à la Première Guerre mondiale. En effet, avec la disparition des derniers Poilus, il semble important d'enregistrer les témoignages de personnes qui les ont peut-être fréquentés, mais aussi de connaître et éventuellement de transmettre l'histoire de la récolte des collections d'objets en lien avec la Première Guerre mondiale, grâce à des enregistrements audio ou vidéo.

Nous cherchons dès aujourd'hui des collectionneurs qui auraient envie de participer à ce projet.

»

Cet extrait donne déjà une première idée sur comment il convient d'appréhender la notion de « mémoire » dans le cadre du projet TEMUSE14-45,

une notion autrement polysémique, ambivalente, voire problématique en sciences humaines et sociales (Lavabre, 2007 ; Erll, 2008 ; Garde-Hansen, 2011).

Ainsi, dans cette contribution, la mémoire sera appréhendée sous sa facette d'ensemble de savoirs, de savoir-faire, de compétences et de représentations symboliques acquis, détenus et partagés dans le cadre d'une pratique ou d'une activité sociale (Prax, 2012).

Avant d'entrer dans le vif du sujet, apportons toutefois deux autres précisions par rapport à cette définition.

Premièrement, comme nous l'avons montré précédemment (Gellereau & al, 2011), les collectionneurs d'objets de la Première et de la Seconde Guerre qui ont participé au projet TEMUSE14-45 s'adonnent et participent à diverses pratiques de mémoire (Namer, 1987). Ils créent bien évidemment des collections d'objets qu'ils exposent dans des musées et dont ils assurent généralement la médiation. Mais pas seulement. Ils mènent aussi des fouilles archéologiques sur les anciens lieux de combats, ils prennent en charge, restaurent et animent des sites et des lieux de mémoire (anciens forts, cimetières, monuments aux morts, anciens champs de bataille, etc.). Il arrive également qu'ils créent et animent de petits ou moyens musées privés ou associatifs.

Dans le cadre de cette contribution, il sera surtout question de la mémoire acquise et partagée par ces collectionneurs à travers leurs pratiques de la collection, de l'exposition et de la médiation des objets collectionnés dans les musées.

Deuxièmement, nous ne parlerons pas ici de la mémoire au sens documentaire : celle fixée sur un support, celle consignée définitivement dans ce que l'on appelle habituellement des « documents ». En effet, nous avons rapidement constaté que ces collectionneurs communiquent leurs connaissances sur les objets et les collections essentiellement lorsqu'ils se trouvent devant le public venu visiter le musée. Pour la plupart, ils ne produisent ou ne gardent aucune trace documentaire de leur pratique de collection ou de médiation. Leurs objets sont rarement numérotés, étiquetés, photographiés, décrits par des fiches d'inventaire. De même, il n'existe pas pour ces collections des documents qui permettent traditionnellement de matérialiser un certain savoir sur la pièce collectionnée, ou sur les projets muséaux auxquels elle participe (photographies, monographies, guides ou catalogues des expositions). Cette phrase prononcée par P.O. en réponse à la question s'il documente sa pratique de collectionneur/médiateur – « *Tout est dans ma tête* » – nous en dit long à ce sujet...

I – Dans le labyrinthe de la mémoire du collectionneur...

Au cours de notre analyse, nous avons pris progressivement conscience que la mémoire du collectionneur/médiateur sur les objets de la Première et Deuxième Guerre exposés dans les musées est de nature protéiforme : elle se décline sous différentes formes inhérentes d'une part, à la pratique de la collection et d'autre part, à la pratique de l'exposition et de la médiation de l'objet dans le musée. Le premier objectif de cette contribution est donc de rendre compte de la richesse,

de la diversité et de la spécificité de cette mémoire ou plus précisément, de ces mémoires.

Nous proposons alors d'attirer l'attention du lecteur d'abord sur les formes qu'adopte la mémoire du collectionneur dans le cadre de sa pratique de collection. Cet exposé abordera la mémoire du collectionneur sur l'objet collectionné, l'homme derrière cet objet, le témoin de la guerre, et le territoire en lien avec l'objet. Dans cette première partie, nous traiterons également de la mémoire du collectionneur sur le processus d'investigation autour de l'objet, sur la collection elle-même, et sur la pratique du collectionnisme d'objets de la 1^{re} ou 2^e guerre mondiale.

Rappelons par ailleurs, qu'un des traits communs de toutes les collections que nous avons approchées dans le cadre de cette étude est leur statut tout à fait particulier : tout en restant privées, elles prennent le chemin du musée, et sont exposées dans des lieux publics. De ce fait, la mémoire du collectionneur/médiateur est aussi celle liée à cette pratique de l'exposition et de la médiation des objets dans les musées. Tel est notamment le cas de la mémoire de la mise en scène de l'objet, de l'exposition, du lieu de l'exposition et de la médiation, des dispositifs de médiation, des formes communicationnelles de la médiation, du processus communicationnel de la médiation, etc. La réflexion sur ce volet de la mémoire du collectionneur/médiateur étant toujours en cours, nous ne traiterons dans cette contribution que les mémoires de la mise en scène de l'objet, et des formes communicationnelles présentes dans l'acte de médiation.

1 – La mémoire du collectionneur sur l'objet collectionné

1.1 – La mémoire de l'objet

Tout objet, comme nous le rappelle cet extrait de l'ouvrage de J. Assmann (Assmann, 2010), en tant que reste et trace du passé, matérialise la mémoire :

De l'équipement quotidien et intime, comme lits et chaises, récipients à usage alimentaire ou ménager, vêtements ou outils, jusqu'aux maisons, villages et villes, aux rues, aux véhicules et aux bateaux, l'homme, depuis les temps le plus reculés, s'entoure d'objets dans lesquels il investit ses représentations de l'utile, du commode et du beau, et par là s'investit en quelque sorte lui-même. Les objets lui servent donc de miroir, lui rappellent son propre être, son passé, ses ancêtres, etc. Le monde d'objets dans lequel il vit comporte un indice temporel qui, en même temps qu'au présent, renvoie à diverses strates du passé. (Assmann, 2010, p. 18)

L'objet matérialise la mémoire car il représente une forme élémentaire de savoir-faire, de façons de faire, de techniques diverses, de représentations mentales et symboliques... et c'est à ce titre qu'il devient objet d'étude pour des anthropologues, archéologues, ethnologues, sociologues, muséologues, historiens, etc. Cependant, pour qu'un objet puisse remplir cette fonction de support et de ressource pour la mémoire, il doit être soumis à un travail d'interprétation qui lui attribue – ou rend – un certain sens et une certaine signification (Davallon, 2002). C'est ainsi que la mémoire portée par l'objet

repose sur ceux qui sont capables de lui donner sens et signification, de le faire parler, ou plus exactement de le faire raconter...

1.2 – La mémoire de l'objet collectionné

Michèle Gellereau nous a rappelé dans sa contribution que l'un des points très caractéristiques de la pratique de médiation de nos collectionneurs est de pouvoir reconstituer, partiellement ou précisément, la biographie culturelle de l'objet (Kopytoff, 1986). Lorsqu'il est question de l'objet collectionné, et éventuellement exposé, une telle biographie peut être structurée par rapport aux étapes importantes dans la vie sociale de l'objet : celle avant son entrée dans la collection, celle en tant qu'objet de collection, et celle en tant qu'objet exposé.

Étant donné que cette question de la biographie culturelle a été largement discutée dans nos travaux antérieurs (Gellereau & al., 2012), nous proposons de ne revenir ici que très brièvement sur certains points qui paraissent essentiels pour la compréhension de la suite de mes propos.

1.2.1 – La biographie de l'objet avant son entrée dans la collection

Cette première partie de la vie de l'objet concerne d'abord son existence en tant qu'objet usuel, dans son monde et son époque d'origine (c.-à-d. avant la guerre et en temps de guerre). Les connaissances produites par le collectionneur dans ce cadre sont nombreuses et diverses : elles peuvent porter sur la création de la pièce, sur sa fabrication, sur son utilisation (et éventuellement son évolution vers d'autres usages), sur ses utilisateur(s) ou propriétaire(s), sur la composition et l'évolution de ses matériaux constitutifs, etc.

Mais, cette reconstitution de la vie de l'objet peut concerner également son existence au-delà de son univers et époque d'origine, après la guerre et avant la collection. Dans ce cas, il s'agit le plus souvent de connaissances qui renseignent sur l'itinéraire de la pièce jusqu'à son entrée dans la collection : modification(s) ou usage(s) consécutifs – souvent détourné(s) – par la population civile, propriétaire(s) successif(s), lieu(x) de conservation, apport(s) symbolique(s) acquis au fil du temps, etc.

1.2.2 – La biographie de l'objet en tant qu'objet de collection.

Cette deuxième étape de la biographie de l'objet ne commence qu'à partir de sa rencontre avec le collectionneur, rencontre qui marque généralement l'entrée de la pièce dans la collection. L'intégration de l'objet dans la collection marque un changement radical dans son statut : la collection lui attribue un sens nouveau, qui ne correspond plus à son usage et à ses significations originelles. Les connaissances acquises et détenues par le collectionneur à cette étape de la vie de l'objet portent sur le processus d'investigation mis en place par le collectionneur autour de l'objet (cf. une section de ce document qui y est consacrée) ; les différents traitements subis par l'objet en vue de son nettoyage, restauration ou sauvegarde, etc., les différentes valeurs associées à l'objet en tant qu'objet de collection (cf. Gellereau & al., 2012), et les projets auxquels le collectionneur fait participer cet objet, comme celui entre autres, de l'exposition.

Et c'est essentiellement sur ce dernier point que nous souhaitons maintenant ajouter quelques précisions.

1.2.3 – La biographie de l'objet en tant qu'objet exposé

Bien évidemment, la biographie de l'objet exposé ne concerne pas tous les objets de la collection, mais seulement ceux qui ont été sélectionnés par le collectionneur pour être exposés au regard du public. Ainsi, la mémoire du collectionneur sur l'objet exposé est celle qui nous renseigne sur :

- les dispositifs de médiation mis en place dans le musée par le collectionneur (p.ex. cartels, diorama, etc.) ;
- la mise en scène de l'objet dans l'exposition : nous y reviendrons encore au cours de cet exposé ;
- le type de projets dans lesquels le collectionneur fait participer cet objet (p.ex. expositions temporaires organisées par P.O. au musée d'Ypres, le « Rata du poilu » au musée de Feignies, etc.). Ajoutons qu'il arrive que ces projets soient, d'une certaine manière, prolongés dans le temps, car sauvegardés par les collectionneurs/médiateurs sous forme de traces documentaires. C'est le cas par exemple des expositions temporaires de P.O. : « *j'ai des photos de toutes ces expositions. Tout ce que je fais en exposition, je le photographie* », ou du « Rata du poilu » du musée de Feignies, qui a produit un DVD autour de cet événement ;
- les liens qui le tissent à l'institution où l'objet est exposé. À titre d'exemple nous avons montré précédemment (Gellereau & al., 2012) que les objets sont choisis par les collectionneurs en fonction du « message » que le musée veut transmettre et du rôle que ce musée souhaite jouer dans la reconnaissance de certains faits historiques ou contemporains.

2 – La mémoire de l'homme

La mémoire du collectionneur sur l'homme est celle de l'homme derrière l'objet, mais aussi celle du témoin direct de la guerre.

2.1 – La mémoire de l'homme derrière l'objet

Reconstruire la biographie de l'objet revient aussi et par-dessous tout, à sortir cet objet de l'anonymat : à remonter à l'homme derrière l'objet et à reconstituer, le plus fidèlement possible, son histoire. La recherche de l'homme derrière l'objet collectionné conduit le collectionneur à s'intéresser aux différentes personnes qui ont fréquenté cet objet avant son intégration dans la collection : en premier lieu au soldat et du combattant au front, mais aussi à la population civile pendant et après la guerre et à certains « passeurs d'objets » comme les donateurs par exemple.

2.1.1 – Le soldat au front

Nous avons observé précédemment (Gellereau & al., 2012) que pour les collectionneurs que nous avons interviewés, ceci revient en premier lieu à connaître celui qui a connu et/ou utilisé l'objet en tant qu'usuel, durant « *sa vie utile* » et courante. Et puisqu'il s'agit d'objets de guerre et de *militaria*, c'est

principalement le soldat¹ et sa vie au front qui se retrouvent au centre de leur intérêt. Ceci dit, les collectionneurs tentent avant tout de valoriser le côté humain que ces soldats ont su garder même au combat.

Les exemples ne manquent pas pour nous le montrer. Commençons par cet étrange paradoxe par rapport à la définition des objets et collections que nous avons approchés : bien qu'il s'agisse de collections d'objets de guerre et de *militaria*, ce sont principalement les objets et outils de la vie quotidienne – et non les armes ou le matériel à usage militaire – qui ont été choisis et présentés lors des entretiens par les collectionneurs. Cette observation est encore accentuée par le fait (conséquence en partie du choix des objets effectué) que ce ne sont pas les activités proprement militaires ou « faits de guerre » (tels que combats, tirs d'artillerie, patrouilles, etc.) qui ont été au centre des discours de médiation, mais plutôt les activités qui relèvent de la vie quotidienne et du temps libre dans les tranchées. Ainsi, dans les récits de nos collectionneurs, la vie au front et dans les tranchées est fréquemment présentée sous l'angle d'activités telles que faire la cuisine, distribuer ou prendre des repas, faire de la couture, broder, sculpter, peigner, jouer aux cartes, lire ou écrire des lettres, etc. Cette manière spécifique d'aborder la vie de soldats au front, s'exprime aussi dans la pratique d'exposition et de médiation de nos collectionneurs. Rappelons brièvement que dans leurs discours sur les objets et dans leur mise en scène, les collectionneurs :

- tentent de sortir le soldat de l'anonymat en lui rendant son identité (ce qui s'exprime par l'association, là où elle est possible, du nom de famille à l'objet), et en lui « rendant » son visage (d'où la prolifération de photographies dans ces expositions, car comme nous dit P.C. : « *ce qu'on aime bien quand on a un objet, c'est d'avoir également le portrait ou la photo du soldat qui a eu l'objet en main* ») ;
- évoquent la vie des soldats davantage sous forme d'anecdotes et historiettes que de récits historiques (« *on essaye toujours, quand on passe devant un objet où on connaît l'histoire, de toujours donner une petite anecdote sur cet objet* » nous explique P.C.) ;
- mettent l'accent davantage sur des modes de vie, réactions typiquement humaines, états, pensées, sentiments que sur des faits de vie. Ceci se traduit dans les discours de médiation du collectionneur, par une importante présence des témoignages directs de soldats (fréquemment sous forme du discours direct), et dans la mise en scène de l'objet proposée par le collectionneur, par la valorisation des citations, des lettres ou d'autres formes de témoignages directs de soldats ;
- parlent de la vie du soldat lorsqu'ils la connaissent, bien évidemment, mais ils en parlent également lorsqu'ils ne la connaissent pas. C'est le cas notamment de G.M. lorsqu'il nous présente un crucifix fait avec des cartouches, et il évoque l'homme derrière cet objet, en soulignant qu'il ne possède pas d'informations sur ce soldat :
« *Je vous montre parce que c'est un objet de famille, moi je l'ai toujours connu depuis que je suis petit chez une grande tante. Je ne sais pas par contre quel soldat l'a fait ou acheté à l'époque.* »

¹. Cet homme soldat, comme nous le voyons avec ce propos de M.D. « (...) vous voyez une pièce en disant « *Voilà, ça a servi à tel régiment ou tel soldat* » », correspond tant à un individu qu'à un collectif.

Nous venons de voir que la recherche de l'humain derrière l'objet conduit les collectionneurs à s'intéresser principalement à la vie des soldats, mais pas uniquement. Surgissent ainsi dans la description de l'objet par le collectionneur, des bribes d'histoires et des morceaux des vies d'autres personnes qui étaient en contact avec l'objet avant son entrée dans la collection : d'une part, la population civile et d'autre part, certains « passeurs d'objets ».

2.1.2 – La population civile

La population civile est évoquée par les collectionneurs lors des entretiens, essentiellement pour décrire le sort de l'objet juste après la guerre. Il est ainsi souvent question des civils qui récupèrent les objets pour les réutiliser dans leur vie quotidienne. Voici deux exemples sur le volet de la Deuxième Guerre, qui illustrent ce point :

(...) tout ce qu'on a en allemand Deuxième Guerre vient de ce village parce que les gens ont ramassé un peu tout ce qui traînait (...) [G.M.]

(...) il y a aussi tout le côté d'objets qui avant d'arriver dans le musée ont été réutilisés par les civils. (...) pourquoi on ne trouve plus de pantalons ou de chaussures (...) parce que ça a été usé jusqu'à la corde par les civils qui les ont mis après-guerre [G.M.]

De même, à Harnes, il existe une salle consacrée à la résistance durant la Deuxième Guerre (« *dans laquelle on a mis celle qui concerne la résistance* » nous explique un des médiateurs du musée), et une autre consacrée à la déportation du village d'Harnes durant son occupation.

Sinon, en ce qui concerne la Grande Guerre, signalons que P.O. a participé à l'organisation d'une exposition temporaire à Diksmuide, autour du thème de l'évacuation civile : « *du fait qu'on a fait l'évacuation des civils, donc on est bien obligé de présenter des civils, et le matériel qui était utilisé, enfin, les véhicules, objets de vie.* ».

2.1.3 – Passeurs d'objets

Ceci dit, d'autres acteurs dans la vie sociale de l'objet, avant son entrée dans la collection, sont également mentionnés par les collectionneurs. Il s'agit le plus souvent :

- des agriculteurs qui retrouvent les objets dans leurs champs :
(...) le fermier, il y a dix ans, en labourant son tracteur a calé. Donc il s'est demandé ce qu'il se passait et est allé voir. Et il a sorti au bout de trois heures avec son tracteur cette pierre bleue. [P.C.] ;
- des personnes qui se débarrassent ou non des objets oubliés dans les greniers :
j'ai trouvé ça sur une brocante, au hasard. Je suis arrivé, il y avait ça sur le stand. Je lui ai dit : « vous vendez ça combien ? ». Elle me dit : « c'est limite... débarrassez moi ! ». Elle avait trouvé ça dans un grenier en achetant une maison. [G.M.]
(...) Sur la période 1940/44, là on a encore la chance de trouver pas mal de chose. (...) C'est souvent de l'armement qu'on trouve parce que c'est ce que les anciens gardent le plus. [G.M.]
- et des donateurs.

Le sujet de dons et donateurs d'objets est traité amplement dans la contribution de Geoffroy Gawin. Ceci dit, étant donné que ce sujet y est traité principalement sous l'angle de la Deuxième Guerre, nous aimerons apporter ici quelques précisions qui paraissent importantes en ce qui concerne les dons et donateurs d'objets de la Première Guerre.

Dans la reconstruction de la biographie de l'objet, les dons, et en particulier ceux qui concernent une pièce héritée dans la famille, sont très précieux pour les collectionneurs. Ceci principalement à cause des récits de vie qui les accompagnent – « *une histoire familiale derrière les objets* » pour reprendre les propos de P.C. – qui peuvent être à leur tour transmis au collectionneur :

(...) quand on achète dans un magasin, il n'y a pas d'histoire. Par contre quand il y a des dons, quand des familles nous racontent l'histoire du grand-père ou de l'arrière-grand-père... [P.C.]

Ces récits concernent d'abord la vie de la personne qui était en possession d'un tel objet en temps de guerre : « *une histoire sentimentale, une histoire de la famille, du grand-père ou de l'arrière-grand-père qui est revenu vivant ou qui est décédé* » nous dit P.C. Cependant, ils concernent aussi des éléments de la biographie du donateur lui-même. Il est apparu lors de notre analyse, que ces récits sur la vie du donateur (même ceux qui ne concernent pas directement l'objet présenté) occupent une place très importante dans les discours de médiation produits durant les entretiens. Pour s'en convaincre, citons brièvement deux exemples. Lorsque P.C. décrit la malle du lieutenant Marche offerte au musée de Feignes par une vieille dame, ou la tenue du grand-père de Monsieur M. donné par ce dernier au même musée, il fournit davantage de renseignements sur les deux donateurs que sur leurs aïeux respectifs.

(...) encore un objet insolite sur cette vitrine, c'est la tenue – ici – de monsieur M. : c'est une personnalité de la ville de M. – il est adjoint au Maire – il fait partie de l'association depuis cinq ans. Je pense qu'il nous a un peu testés avant de nous la donner. Donc c'était la tenue de son grand-père. Donc ça c'était également quelque chose de familiale. Il nous l'a confié il y a deux ans, donc avec l'histoire également de son grand-père qui était officier. Bon il est pas mort lui... il est mort après la Première Guerre. Mais c'était quand même une tenue à laquelle il tenait parce que c'était dans la famille depuis plus de quatre-vingt ans. Et donc là il nous l'a donné, il a fait un don. [P.C.]

Il est curieux de remarquer dans ce récit par ailleurs, que la tenue du grand-père de Monsieur M., devient par ellipse « *la tenue de Monsieur M.* ».

On pourrait se demander, ou plutôt demander à nos collectionneurs, pourquoi ces éléments biographiques du donateur prennent une telle importance dans leur pratique de collection et médiation ? Un début de réponse à cette question se trouve peut-être dans cet extrait d'un texte de R. Montpetit : « *après la disparition de derniers usagers qui affirmaient "moi, j'ai bien connu ça", voilà que d'autres personnes peuvent intervenir et avoir recours à une autre forme de savoir et à des compétences différemment acquises, afin de faire que soit*

maintenu un contact pertinent avec de tels objets d'hier. » (Montpetit, 2005 p. 79). Le récit du donateur permettrait-il au collectionneur de maintenir ce contact pertinent entre l'objet de collection et son usager originel ?

Toutes ces constatations portent à croire que pour ces collectionneurs, l'objet existe à travers les hommes, et plus particulièrement à travers la mémoire des hommes qui ont gravité autour de l'objet.

Posons donc, pour conclure, cette question qui a émergé et qui nous a poursuivi au fil de l'analyse de nos entretiens : la connaissance de l'humain derrière l'objet et de ses expériences, ne serait-elle pas la principale raison de l'acte de collection ? Vraisemblablement, seuls les collectionneurs pourraient y répondre. Et si leur réponse était oui, faudrait-il s'en étonner ? À la réflexion, fort peu. Car comme nous le rappelle Raymond Montpetit : « *Toutes les choses plus au moins anciennes qui subsistent, alors que le monde qui était le leur et les humains qui les utilisaient ont disparus, sont bien des "choses historiques" ; mais ce caractère historique, elles le tiennent des réseaux anciens de relations qui les unissaient à la seule réalité "historique" à titre primaire, la réalité humaine.* » (Montpetit, 2005, p. 78)

2.2 – La mémoire des témoins directs de la guerre

La mémoire de la guerre, c'est d'abord la mémoire « humaine », celle portée par les hommes qui ont vécu durant le conflit et qui peuvent en témoigner. Dans le cas qui nous intéresse ici, celui de la Grande Guerre dans le Nord de la France et en Flandre occidentale, cette mémoire, comme nous le rappelle A. Becker, correspond à « *celle des combattants, celle de l'occupation vécue par les civils, enfin celle de la résistance.* » (Becker, 1997, p. 9). Aujourd'hui, avec la disparition de derniers témoins, cette mémoire n'est accessible qu'à travers un certain type de productions éditoriales² (romans, carnets de routes, lettres des combattants et aux combattants, journaux de campagne, etc.) qui publient les récits, les souvenirs et les expériences personnels de ces témoins directs³.

Pourquoi alors aborder ce thème de la mémoire « humaine » et vécue alors qu'aucun des collectionneurs d'objets de la Grande Guerre participant au projet n'était contemporain de cet événement ? L'explication en est simple : une grande partie d'entre eux, a laissé entendre durant les entretiens, qu'ils avaient été à un moment de leur vie au contact de témoins directs de la Première Guerre, et de ce fait, au contact de la mémoire vivante de ce conflit. Pour certains, ce contact a eu lieu au cours de l'enfance, auprès des membres de leur famille (grand-mère, grand-père, oncle, etc.) ou auprès d'anciens combattants ou de pèlerins rencontrés sur les sites des champs de bataille :

2. Jean Norton Cru définit de telles publications comme « *censés rédigés d'après les souvenirs et impressions du front, conservés dans la mémoire ou, le plus souvent, notés par écrit* ». Il en distingue cinq catégories: le Journal, les Souvenirs, les Réflexions, les Lettres, le Roman (Cru, 1930).

3. Une journée d'études intitulée « Relire les témoins : la mémoire de la Grande Guerre », qui a eu pour objectif d'interroger la mémoire humaine et vécue de la Grande Guerre à travers ses publications, a été organisée en 2007 par le département Littérature et langages de l'École Normale Supérieure de Paris.

(...) *j'avais mon grand-père, mon grand-oncle qui avaient fait Verdun (...) le soir parfois, quand j'étais tout petit, ils parlaient entre eux, mais vraiment entre eux, et bon moi comme j'étais là, je les entendais, je les écoutais.* [P.O.]

(...) *en allant dans les champs, je rencontrais souvent d'anciens pèlerins, ou d'anciens combattants, de 14-18, français, anglais, allemands très peu, et qui me disaient : « Tiens petit, qu'est-ce que tu fais là ? »* (...) [D.B.]

D'autres contacts ont eu lieu plus tard. Certains collectionneurs ont rencontré des familles de soldats, des anciens combattants et des pèlerins en visite dans les musées qu'ils ont créés et/ou qu'ils animent.

(...) *j'ai vu ici des épouses venir, me dire : « Mon mari pendant 10 ans, il ne faisait que des cauchemars toutes les nuits, toutes les nuits. Et quand il parlait d'attaque à la fourchette (...) c'est-à-dire d'attaque à la baïonnette (...) c'était vraiment inhumain quand on réfléchit bien, on ne verrait plus ça maintenant. »* [D.B.]

De cette manière, les collectionneurs ont reçu en partage de précieuses connaissances : « (...) *ici [au musée] j'ai reçu des milliers d'anciens combattants de 14-18 et qui me racontaient leurs anecdotes* » nous dit D.B., dont ils se servent par la suite, tant dans leur pratique de collection que de médiation.

Ils font appel à ces connaissances dans le processus d'investigation sur l'objet pour :

- identifier un objet qu'ils ne connaissent pas : « *J'ai trouvé des choses par leur intermédiaire, je ne savais pas ce que c'était, ils m'ont dit si c'est ça.* » nous dit D.B. ;
- pour l'authentifier ;
- et pour le contextualiser. Pour illustrer ce dernier cas, on peut citer ce discours de M.D. pour présenter un fer d'outils, discours dans lequel ce collectionneur exploite des renseignements qu'il avait obtenus sur ce fer d'outils auprès de la famille Caldwell, les fabricants de cet objet :
(...) *la famille Caldwell. C'est le nom du fabricant qui est inscrit sur ce fer d'outils encore avec son manche (...) Nous avons d'ailleurs eu à Fromelles la famille Caldwell qui s'est déplacée pour voir cet objet : le grand-père, le fils et le petit-fils sont venus voir un des objets sorti de leur atelier à l'époque et qui a complètement disparu. (...) Donc le fils Caldwell me faisait remarquer que si on avait un outil de qualité – parce que l'acier utilisé pour cet outil est de première qualité – il fallait également qu'on ait un manche de qualité. Alors qu'est ce qu'on a fait chez Caldwell depuis des générations ? On a choisi des arbres qui poussaient dans des montagnes aux États-Unis avec des cycles de lumière très courtes (...) le bois est beaucoup plus serré donc beaucoup plus solide. Donc il fallait ce type d'arbre pour pouvoir confectionner les manches utilisés pour ce type d'outil.* [M.D.]

En ce qui concerne la pratique de médiation, il n'est pas rare que le collectionneur incorpore les récits des témoins directement dans son discours de médiation, souvent sous forme du discours direct, comme nous le montre cet extrait :

Voilà, donc, je vous ai parlé tout à l'heure de monsieur Robin, qui était notre instituteur, et qui nous avait parlé à la suite de la visite qu'il avait organisée, des dépôts de gerbes sur les sépultures de Notre Dame de Lorette, le 9 mai 1915, enfin suite à la bataille du 9 mai 1915, et il nous a donc réunis avant de quitter ce cimetière, il nous a dit : « Je vais vous montrer quelque chose dont vous vous souviendrez toute votre vie. » Et pour moi c'est le cas, vous voyez. [D.B.]

Pour certains, comme D.B. ou J.T., ces connaissances glanées auprès des « anciens », servent à justifier et à légitimer leurs propres savoirs sur les objets et les hommes derrière ces objets. Ainsi D.B. en nous racontant la chasse aux rats légitime ses propos par des lettres qui lui ont été envoyées par les anciens combattants :

(...) ça c'est authentique, c'est pas une plaisanterie, parce que parfois les gens disent que je plaisante, et puisque vous avez des écrits qui sont là. [B.D.]

C'est le cas également pour J.T. lorsqu'il répond à la question de Michèle sur comment il connaît les circonstances de la mort d'un des soldats anglais reposant au cimetière d'Erquinghem. Comme nous le verrons dans l'extrait qui correspond à ce récit (cf. CD joint – film : entretien de J.T., extrait : Erquinghem_Lys_Torp_cimetiere.mp4), il répond à Michèle : « *c'est elle qui m'a raconté l'histoire* », en faisant référence à la sœur du soldat dont le témoignage lui a permis de connaître si précisément les derniers moments de vie de ce soldat.

Ajoutons que dans certains musées, comme celui de D.B., les transcriptions des témoignages des anciens sont intégrées directement dans l'exposition sous forme de documents (tels que des lettres). Les souvenirs des témoins deviennent ainsi des objets de collection dont le collectionneur fait la médiation :

Ces Poilus venaient en visite dans le secteur, et bien sûr un jour j'ai demandé à l'un d'eux, s'il voulait bien me laisser un écrit, donc il m'a envoyé un écrit, il était de Carcassonne, donc j'ai pu le conserver, le mettre sous cadre, et c'est un peu comme les cas de fraternisation, j'en avais plusieurs, j'en ai mis qu'un que je fais lire encore systématiquement aux écoliers, pour les inspirer. [D.B.]

Il s'ensuit de tout ce qui vient d'être évoqué que les collectionneurs que nous avons rencontrés ne sont pas uniquement les porte-parole de la mémoire de « témoins muets » de la guerre : des objets collectionnés et des hommes derrière ces objets. Ils sont également les porte-parole des témoins directs de la guerre, de tous ces hommes et femmes qui ont partagé leur expérience du conflit avec les collectionneurs. Ils participent ainsi à la transmission (à travers l'acte de médiation) et à la conservation (à travers l'acte de collection, lorsqu'ils enregistrent des traces de tels témoignages) de la mémoire de ces témoins.

3 – La mémoire du processus d'investigation de l'objet

L'investigation mise en place autour de l'objet par le collectionneur est un processus composite et de ce fait complexe : il se compose de plusieurs activités, il

produit un ensemble important de connaissances sur l'objet, et il mobilise, chez le collectionneur, différents types de savoir et compétences.

La mémoire de ce processus est d'abord celle qui prolonge et retrace les souvenirs de l'expérience des différentes activités qui y sont engagées. Elle commence et se réalise à travers des récits qui consignent l'expérience de la recherche et de la découverte de l'objet. Ce qui frappe dans les discours qui retracent la recherche de l'objet, c'est la redondance de certains motifs, comme celui des objets « *que l'on a cherchés pendant des années* » et « *qui viennent à nous* » [A.B., M.D.]. Les discours qui décrivent le contexte de la découverte, se font remarquer en revanche par la richesse des informations qu'ils fournissent à ce sujet. Pour en donner un exemple, lisons ce récit de la découverte de trois stèles allemandes par les membres de l'association « Pour la sauvegarde du Fort de Leveau » :

(...) ce sont ces trois stèles allemandes qu'on a récupérées dans un bois à quinze kilomètres du Fort. C'est un ami de l'association qui nous a dit qu'il y avait des stèles qui étaient restées dans le bois... (...) ces stèles sont restées sur place pour plusieurs raisons. De un, elles pèsent trois cents kilos chacune... et puis ça été oublié, et c'est resté dans le bois. (...) on est allé voir les autorités militaires allemandes et on leur a demandé l'accord pour pouvoir les récupérer, les sauvegarder et les exposer dans le musée. On a demandé bien sûr l'accord au maire du village où elles étaient, et au propriétaire du bois, et puis on est allé les chercher un dimanche matin – après avoir bien réfléchi comment les sortir de là, parce qu'elles pèsent quand même plus de trois cents kilos. C'était dans un bois, fallait passer une rivière. Donc on est allé à une quinzaine de membres de l'association. Pendant cinq heures... Et puis après on les a ramenées ici sur le site (...)
[P.C.]

La découverte de l'objet, déclenche automatiquement d'autres activités dans ce processus d'investigation développé par le collectionneur autour l'objet : « *c'est pas le tout de trouver un objet, il faut pouvoir savoir d'où il vient* » nous dit D.B. Il s'agit alors de l'identifier, de l'authentifier et de le contextualiser. Étant donné que ces trois activités ont été déjà largement commentées (Gellereau & al., 2012), nous n'en dirons pas plus ici. Rappelons juste pour faire un lien avec ce qui vient d'être évoqué précédemment, que c'est la contextualisation qui permet au collectionneur de reconstituer en partie la biographie de l'objet avant son intégration dans la collection, et d'alimenter ainsi ce vaste ensemble de connaissances qu'il possède sur l'objet.

Il nous paraît en revanche important de souligner que les discours sur les différentes activités engagées dans un tel processus se caractérisent et s'articulent en général autour de quelques thèmes récurrents qui circonscrivent le contexte de ces activités : circonstances, lieux, temps, acteurs, actions, les difficultés rencontrées et généralement surmontées, etc.

Il convient également de souligner que ce qui caractérise ce processus, et par héritage toutes les actions qui le composent, c'est qu'il repose sur deux caractéristiques :

- il se construit dans une logique et selon des modalités d'enquête, telles que l'on retrouve notamment dans les travaux de Carlo Ginzburg (Ginzburg, 1980). De ce fait, la connaissance qu'il produit est indirecte (en raison de la non-transparence de ce qu'elle tente de saisir), indiciaire (car elle s'opère sur des traces et non par l'expérimentation ou l'observation de la réalité à saisir) et conjecturale (car elle permet de reconstruire une histoire possible, plutôt que de découvrir ce qui s'est réellement passé) ;
- il se construit dans un va-et-vient permanent entre la dimension empirique et la dimension documentaire *stricto sensu* de cette enquête. Cette dernière dimension se construit à la fois à travers la lecture, l'étude et le dépouillement de différents types de sources écrites (documents d'archives, cartes, photographies, écrits d'historiens, revues spécialisées, etc.) et à travers des récits et des témoignages de personnes qui ont côtoyé l'objet de l'enquête (donateurs, etc.), et à travers la fréquentation de certains lieux de savoir (bibliothèques, musées, archives, etc.).

La mémoire du processus d'investigation de l'objet correspond également à toutes les connaissances et compétences engagées par le collectionneur dans ce processus, et qui recouvrent de multiples :

- savoirs théoriques (p.ex. les connaissances historiques permettant d'inscrire ou resituer une pièce par rapport à un fait historique, les connaissances scientifiques sur les matériaux permettant de suivre les évolutions techniques de l'armement, etc.) ;
- savoir-faire (p.ex. le « *coup d'œil affûté* » permettant de repérer l'indice clé pour identifier ou authentifier l'objet ; les astuces et parfois les ruses utiles notamment pour démasquer la copie, comme le recours à l'odorat pour juger de l'authenticité d'un uniforme, « *il y a des trucs de collectionneurs (...) le toucher, le vécu par rapport à une pièce qu'on a déjà eu en main* », nous dit G.M., etc.) ;
- techniques (p.ex. les techniques de nettoyage, de traitement et de conservation de certains matériaux – comme le cuir ou le fer par exemple – qui entrent dans la composition de l'objet, etc.) ;
- compétences sur le geste « technique » permettant d'accomplir une certaine tâche ou action (p.ex. la maîtrise du geste pour présenter ou manipuler certains objets ou armes, pour vêtir un uniforme, « *utiliser les gamelles, l'équipement – comment il se porte... c'est ce qui m'intéresse plus* », nous dit G.M. à propos de la pratique de la reconstitution, etc.). Il s'agit ici du type de compétences qui ne peuvent être acquises qu'à travers ce privilège que possède le collectionneur : de pouvoir toucher et manipuler les objets de sa collection ;
- pratiques, ces « *lignes de conduite draconiennes* » pour reprendre les propos de M.D. (comme p.ex. le rejet absolu de collectionner ou d'exposer du faux et de la copie : « *aucune copie ! Que de l'authentique !* » nous dit A.B. ; le principe de restaurer sans altérer l'authenticité de la pièce, etc.) ;
- représentations partagées (p.ex. le critère principal de l'authenticité de la pièce est sa participation à un fait historique).

4 – La mémoire du territoire en lien avec l'objet

Pour commencer ce point, il est utile de rappeler brièvement quelques éléments qui caractérisent la relation de nos collectionneurs au territoire sur lequel ils exercent leur pratique de collectionneur-médiateur (Gellereau & al., 2012).

Le territoire qui couvre la zone frontalière de l'actuelle région Nord-Pas de Calais et de la Flandre occidentale, a été, au cours des deux conflits mondiaux du XX^e siècle, le théâtre de « *de féroces batailles d'anéantissement* » (Le Maner, 2009, p. 75) et brutales occupations (Becker, 1998). Un nombre considérable de traces mémorielles, plus ou moins lisibles aujourd'hui, attestent encore de la présence de ces deux conflits sur ce territoire. Il s'agit à la fois de traces tangibles, visibles dans le paysage, dans l'architecture, etc., et intangibles, dans imprégnées dans la mémoire des gens (et exprimées à travers des témoignages d'anciens combattants, de pèlerins, de témoins).

Tous les collectionneurs que nous avons rencontrés vivent sur ce territoire, et y côtoient quotidiennement, et pour la grande majorité d'entre eux depuis l'enfance, ces traces laissées par la guerre. Il n'est pas rare par exemple, que leur premier objet de collection est celui trouvé en flânant sur les sites des anciens champs de bataille.

C'est peut-être pour cette raison, qu'ils ancrent généralement leurs collections dans ce qu'ils désignent par leur territoire, résumé par P.O. dans cette phrase où il parle de l'intérêt pour « *ce qui s'est passé chez nous* ». Ce territoire local détermine donc l'acte et la forme de leurs collections : les objets en sont issus, ils y appartiennent, et ils sont sélectionnés et collectionnés, aussi, pour cette raison.

Les activités de collection et de médiation conduisent également les collectionneurs à fréquenter nombreux et divers lieux de mémoire présents sur ce territoire, tels qu'anciens forts, villages, champs de bataille, cimetières, mémoriaux, monuments aux morts, ou encore musées.

À cela il convient d'ajouter que les collectionneurs ne se contentent pas de côtoyer le territoire : ils se l'approprient, ils participent à son évolution, et ils le transforment. Comme ce point a été largement examiné précédemment, rappelons simplement que ceci peut se traduire de différentes manières : par la transformation de vestiges et traces de la guerre présents dans le territoire (p.ex. en rénovant et/ou en assurant l'entretien de certains bâtiments, mémoriaux, nécropoles, etc.), par la création et l'incorporation dans le territoire de nouvelles traces de la guerre (p.ex. en menant des fouilles archéologiques, en érigeant des mémoriaux, en créant des musées, en renommant des rues, etc.).

Les éléments qui viennent d'être évoqués, et en particulier l'ancrage de l'activité de collection et de médiation dans un territoire sur lequel le collectionneur la pratique, permettent à ce dernier d'acquérir et d'accumuler des connaissances très poussées sur ce territoire, son histoire, sa géographie, ses acteurs, sa vie sociale et politique, etc., et ceci tant dans son présent que dans son passé. Ainsi, lorsque J.M.B. nous présente une de ses photographies sur laquelle figure le château de Le Mesnil, il précise que « *c'est aujourd'hui l'emplacement de la mairie* ». De même, lorsque D.B. évoque la maquette représentant son village de Neuville-Saint-Vaast en 1915, il explique que « *en 1918, il ne reste plus rien de ce village, il reste un petit muret de 30 centimètres* ». En s'appuyant sur ces connaissances du territoire présent et passé, les collectionneurs se livrent fréquemment à une comparaison de ses représentations à différentes périodes de son histoire. Les comparaisons qui reviennent le plus fréquemment sont celles entre la période de la guerre et l'époque actuelle et entre les différentes périodes

de la guerre. Lorsque J.M.B. commente la photo d'une chapelle à Fromelles, il nous en fournit un exemple :

(...) c'est la petite chapelle qui a été reconstituée ici, juste à l'entrée du village, près de la bifurcation (...) cette petite chapelle a aussi été entre autres dessinée, par un Allemand lors de la Grande Guerre, donc c'est intéressant de montrer telle qu'elle était avant et telle que l'Allemand l'a dessinée et ça corrobore tout à fait le dessin avec ce schéma-là, et elle a été complètement détruite, donc celle qui existe aujourd'hui, nous permet de faire la différence, c'est tout l'intérêt (...).

On voit également dans cet exemple que les connaissances approfondies du territoire permettent au collectionneur de faire émerger des relations entre son passé et son présent. D'une part, une relation de continuité qui souligne les traces mémorielles – le plus souvent transformées au fil du temps – qui restent encore inscrites dans le territoire malgré la violence d'événements et le temps passé. C'est le cas, entres autres, de J.M.B. lorsqu'il parle de la ferme d'Arras, représentée sur un des documents de sa collection :

Ici vous avez un endroit qui s'appelle la ferme d'Arras, qui se trouve à Verlinghem, et cette ferme existe encore, elle est transformée aujourd'hui en maison d'hôte (...)

Et d'autre part, une relation de discontinuité qui révèle et donne à voir l'absence : ce qui n'existe plus dans le territoire par rapport à celui au temps de guerre⁴. Un exemple qui permet d'illustrer cette dernière pratique nous est donné par D.B., lorsqu'il évoque, à propos d'un treuil de moulin trouvé à Neuville-Saint-Vaast, la disparition de certaines activités et bâtiments du village et la transformation qui s'ensuit :

(...) vous avez ici un treuil, parce qu'ici à Neuville-Saint-Vaast, en 1914, c'était une bourgade, bon c'est toujours un village, bon maintenant c'est un village-dortoir, mais c'est un village agricole, mais à l'origine (...) il y avait deux moulins à vent, trois malteries et 62 cafés, il en reste un.

Par ailleurs, les connaissances du territoire proviennent également chez ces collectionneurs d'une très grande familiarité avec le terrain et particulièrement avec la topographie d'anciens lieux de combats, construite au fil des recherches, pèlerinages ou promenades : « (...) j'étais dans les champs [en parlant d'anciens sites de bataille] pratiquement tous les jours quand il faisait bon, vous voyez... » nous dit D.B. Ceci n'est pas sans conséquence : ce type de connaissances, associé au savoir acquis à travers des récits véhiculés par des documents d'archives, a permis par exemple, aux membres de l'association de Fromelles d'identifier et de mettre à jour des fosses communes de soldats australiens et britanniques disparus dans cette bataille.

⁴. Signalons au passage que de tels « voyages dans le temps » d'un territoire marqué par la guerre à partir des objets collectionnés, ont été aussi observés par P. Filippucci (Filippucci, 2009) chez les collectionneurs de cartes postales représentant les villages d'Argonne avant, pendant et après la Grande Guerre.

De tout ce qui précède, il ressort que la mémoire du territoire en lien avec l'objet collecté s'exprime à travers les savoirs et les savoir-faire développés par le collectionneur sur :

- l'objet lui-même en tant qu'objet-témoin du territoire.

Les objets étant issus du territoire local, sont représentatifs du matériel utilisé sur ce territoire pendant le conflit. C'est ainsi que P.O. nous donne quelques explications à ce propos : « *chaque secteur est différent, dans les Vosges et dans les Dunes, ce sera pas la même construction de protection, ce sera pas la même conception du combat, donc ici, il y a beaucoup de choses qui sont typiques, selon les secteurs* ». Et en nous présentant une croix d'un cimetière provisoire, G.M. nous en fournit un autre exemple : « *Ce qui est intéressant, c'est que c'est vraiment dans l'histoire locale. Et donc c'est typique de ce qu'on voit sur les photos de la campagne de Mai 1940 dans la région* ». Ajoutons à ceci, qu'il existe également dans ces collections, quelques objets qui n'appartiennent qu'à ce territoire spécifique. C'est le cas par exemple de l'une des cloches allemandes d'alerte aux gaz exposées dans le musée de D.B., à propos de laquelle il précise « *vous ne la trouvez que dans ce secteur* ». Il convient également de souligner ici la forte présence de certains types de documents dans ces collections (p.ex. cartes, lettres, dessins, photographies, journaux, affiches, carnets, etc.) qui en décrivant ou en représentant le territoire constituent une trace directe de la mémoire de ce territoire.

- les objets créés de toute pièce par le collectionneur, présents dans les musées et qui servent à représenter et à visualiser le territoire (tant au présent qu'au passé). C'est le cas entre autres, de la maquette du village de Neuville-Saint-Vaast, exposée dans le musée de D.B. qui « *représente à peu près 400 mètres du village, depuis la poste actuelle et jusque l'abri, et ça, c'est en 1915 (...)* » [D.B.] ;
- le territoire lui-même, tant passé que présent (tout ce qui y existe encore, ce qui y a été transformé, ce qui n'y existe plus), savoirs et savoir-faire acquis par le collectionneur dans le cadre de sa pratique de collection et de médiation ;
- les traces transformées ou intégrées par le collectionneur dans le territoire à travers sa pratique de collection et de médiation.

Pour conclure, il est important de souligner que parmi toutes ces traces de la mémoire du territoire en lien avec l'objet et la collection, seule la mémoire véhiculée par les documents collectés est directement disponible et de ce fait, directement interprétable.

5 – La mémoire de la collection

Tenter de saisir la mémoire de la collection, nous conduit à changer de perspective : à détourner notre attention de l'objet collectionné vers la collection elle-même, et plus précisément vers les savoirs et les représentations symboliques qui lui sont associés par le collectionneur. Dans cette optique, la collection n'est ni « *un amas disparate d'objets* » (Rousseaux, 2007), ni « *une série indéfinie d'objets singuliers, une œuvre + une œuvre + une œuvre...* » (Wajcman, 2004 p. 28). Elle est une entité collective qui ne prend sa valeur d'objet d'un savoir que lorsqu'elle est appréhendée globalement.

Adopter une telle approche, ne peut pas se faire en ignorant le collectionneur. Et ceci pour deux raisons essentielles : parce que la collection n'existe pas sans le collectionneur, et parce que, comme nous le rappelle très justement Bernard Vouilloux, comprendre la collection revient à « *la faire parler, et plus exactement la faire raconter ; (...) faire lever des objets rassemblés le récit potentiel, parce que latent, d'un secret — le secret du collectionneur.* » (Vouilloux, 2009, p. 411).

C'est pourquoi le point de départ le plus naturel pour comprendre la mémoire de la collection, pourrait être celui qui consiste à interroger « les mobiles » du collectionneur. Car si l'on croit A. Schnapp (Schnapp, 2003), B. Vouilloux (Vouilloux, 2009) et Y. Bergeron (Bergeron, 2011), ce qui permet de distinguer la collection d'autres systèmes de regroupement artificiel d'objets (tels que série, classe, catégorie, etc.) c'est essentiellement l'intention – « *entendue au sens psychologique d'un projet conscient, d'une volition* » (Vouilloux, 2009, p. 414) – de celui qui bâtit la collection. On ne s'attardera pas toutefois davantage sur ce sujet ici. Car comme nous le fait remarquer J.M.D. en réponse à notre question « pourquoi devient-on collectionneur ? », bien malin celui qui tenterait de répondre à cette question, tant les motivations des collectionneurs sont multiples et difficiles à expliquer :

Disons qu'il peut y avoir plusieurs raisons (...) Ça peut être par hérédité : par exemple quand ton père ou ton grand-père a une collection. Ça peut être aussi un héritage. (...) Ça peut être aussi... quelqu'un qui collectionne, qui a des connaissances, du bagou, une brillance intellectuelle, auquel on voudrait s'identifier (...) Il y a aussi une autre raison (...) c'est la valeur financière de la collection. (...) Et puis ça peut être aussi la profession qui déclenche la collection. Combien de cheminots ont collectionné et ramassé, gardé, rassemblé, développé le nombre d'instruments de leur profession (...) Par dépit aussi : je connais une personne qui a collectionné les objets de typographe parce qu'il avait voulu être imprimeur mais n'avait pas pu, et il a donc collectionné les objets qui illustraient la profession qu'il n'avait pas pu embrasser (...) [J.M.D.]

(...) on ne peut pas répondre de façon précise à ça. Pourquoi est-ce que j'aime ? Pourquoi est-ce que je n'aime pas ? (...) je ne suis pas là pour expliquer la raison. J'aime. Pourquoi aime-je ? Je n'en sais rien. [J.M.D.]

Ainsi, notre point de départ pour saisir la mémoire de la collection, est celui qui analyse les fonctions que remplissent aujourd'hui ces collections, ou autrement dit à quoi servent aujourd'hui ces collections ?

La première et principale fonction, partagée par toutes ces collections est leur charge mémorielle : de rendre justice à des hommes de la guerre (essentiellement des soldats et des combattants au front). Dans ce cadre d'idées, ces collections servent d'abord à sortir ces hommes de l'oubli et de l'anonymat, et à perpétuer leur souvenir. Les propos de D.B. « (...) *on ne fait rien pour ces gens-là, qui ont fait le sacrifice de leur vie, en définitive on pourrait quand même faire quelque chose...* », illustrent bien ce raisonnement. Il paraît important d'y ajouter que plusieurs de ces projets de collection ont été motivés par le constat de l'absence

d'initiatives officielles des pouvoirs publics, de l'armée, etc. à cet égard⁵. C'est ainsi que P.C. conclut, lorsqu'il décrit le travail effectué par l'Association Sauvegarde du Fort de Leveau autour d'exhumation des corps de neuf soldats retrouvés dans le tunnel des emmurés : « *l'armée savait depuis toujours qu'il y avait des soldats dans le tunnel des emmurés. Et ils estimaient que c'était trop cher et trop dangereux. Donc c'est nous, bénévoles, qui les avons sortis* ».

D'autres fonctions complémentaires s'ajoutent à ce « *devoir de mémoire* » selon les dires de P.C. Si la collection de J.-M.D. sert de support scientifique pour lui permettre de faire un travail critique sur l'histoire, d'établir des vérités sur le passé et de corriger des erreurs, etc., celle de M.D., sert de support pour comprendre l'histoire de sa commune : « (...) *en qui me concerne j'ai monté une collection pour servir de support ou d'illustration à l'histoire locale* ». La collection de D.B. en revanche, a une véritable visée pédagogique et éducative en direction des jeunes générations : elle a été constituée « *pour montrer aux jeunes les méfaits de la guerre* ». Parmi ces fonctions complémentaires, une en particulier attire notre attention car elle semble être partagée par la majorité de nos collectionneurs : c'est la fonction de délectation. L'acte collecteur, si l'on croit P.O., sert aussi, et peut-être avant tout, à : « *me faire plaisir, et essayer de faire plaisir, mais enfin, c'est toujours un peu me faire plaisir* ».

Étudier la problématique de collection par ses caractéristiques, nous conduit dans un deuxième temps à nous intéresser à l'acte et au geste collecteur, à ce qui fait qu'un ensemble d'objets construit intentionnellement forme une collection. Si l'on croit B. Vouilloux, tout geste collecteur se ferait en vertu « *d'un principe directeur, ou à tout le moins d'un schéma recteur : les choses qu'il recueille tiennent ensemble, font collection, parce qu'elles tirent leur solidarité des parentés que recouvre leur appartenance à une catégorie, à une classe communes, à un "genre"* » (Vouilloux, 2009, p. 403).

Si la Première ou la Deuxième Guerre constituent bien le premier schéma recteur de toutes ces collections, deux critères supplémentaires les définissent presque autant. L'ancrage dans le « *territoire local* » – qui couvre plus ou moins la zone de combats et d'occupation dans le Nord, Pas-de-Calais et éventuellement, de la province de Flandre occidentale – en est le premier. En effet, tous les collectionneurs ancrent leurs collections dans ce qu'ils désignent comme leur territoire, résumé par P.O. dans « *ce qui s'est passé chez nous* ». La définition de ce territoire est bien évidemment propre à chaque collectionneur et ses contours sont plus ou moins étendus, plus ou moins précis : celui de P.O. traverse les frontières nationales et s'étend « *de Menin jusque Nieupoort ou le front belge* », chez J.-M.B. il se situe autour de la ligne de front « *de La Bassée à la frontière belge* », alors que chez D.B. il couvre le secteur de « *Souchez, Neuville-Saint-Vaast, tout ça, des trois batailles d'Artois* ». Le deuxième critère qui exerce une influence déterminante sur les profils de la majorité de ces collections est la nationalité des belligérants. Ainsi, P.O. revendique de

5. Cette dernière remarque mérite d'être contextualisée : en 1962, lorsque D.B. achète l'étable qu'il transformera progressivement en musée, l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, le musée de la Grande Guerre le plus emblématique dans le Nord de la France, n'existe pas. En effet, il n'ouvrira ses portes qu'en 1992.

« collectionner des objets de tous les belligérants », M.D. cherche à réunir des pièces en rapport avec les trois nationalités parmi les principaux belligérants, « c'est-à-dire du côté britannique et australien d'une part et du côté allemand d'autre part », G.M. oriente ses acquisitions sur « le matériel américain (...) et sur le matériel français ». J.M.B. en revanche enrichit la collection du musée de Fromelles, avec les pièces « du côté allemand ».

Cette première vue d'ensemble ne doit pas cependant masquer les spécificités de ces collections. Certaines d'entre elles s'articulent essentiellement autour d'une certaine catégorie d'objet, comme par exemple « l'armement et du militaria en général » pour P.O., d'autres autour d'un territoire, tel que « le pays de Flandres qui est maintenant le mien (...) » dans le cas de J.M.D., d'autres encore, autour d'un événement historique, comme « Fromelles et sa bataille » pour la collection de M.D. Plusieurs de ces collections sont constituées à travers des combinaisons possibles de ces différents critères, à l'instar de la collection de la famille B., qui réunit essentiellement « le matériel français » issu d'un territoire qui recouvre le Nord, le Pas-de-Calais et la Somme. Il est intéressant d'observer cependant que même lorsque ces collections restent spécialisées, elles s'avèrent généralement hautement éclectiques. La collection de D.B. édiflée autour de « trois batailles d'Artois » en est un exemple très illustratif : elle assemble une impressionnante quantité d'objets militaires, industriels, agricoles, de vie quotidienne et d'artisanat de tranchée aussi bien de la Première que de la Deuxième Guerre mondiale. De fait, les collections bâties autour d'un type d'objet sont plutôt rares : celle de M.J.B. concerne la documentation, et plus spécifiquement « surtout de la documentation photographique », tandis que celle de P.C. est orientée vers « tout ce qui est baïonnette ».

La mémoire de la collection est aussi celle qui se tisse autour des actions successives mobilisées par le collectionneur pour constituer sa collection et qui permet ainsi de retracer les principales étapes de la « biographie de la collection ». En cette matière, comme nous l'avons montré précédemment (Gellereau & al., 2012), tout commence par une rencontre : celle entre le collectionneur et la première pièce de la collection à venir. La biographie de la collection livre alors les souvenirs de cette rencontre et de cette activité « boulimique » qui lui succède généralement et qui consiste à amasser le plus grand nombre d'objets en lien avec cette première pièce. La mémoire de la collection est aussi celle qui retrace le processus qui fait basculer progressivement le collectionneur de l'accumulation hasardeuse et éclectique vers la logique de la collection : dans un premier temps, à travers le regroupement et le classement des objets en séries (au nom de leurs propriétés communes ou proches), et dans un deuxième temps, à travers la spécialisation autour d'un ou plusieurs critères qui, en imposant la sélection, circonscrivent les périmètres de la collection. Parfois, comme nous l'avons observé chez certains de nos collectionneurs, ce processus aboutit à la thématisation de la collection. Lorsque la spécialisation cède la place à la thématisation, ce sont les thèmes extérieurs à la collection (et non plus les propriétés ou critères intrinsèques de ses objets) qui fondent son principe constituant et évolutif, et les pièces qui rejoignent ou quittent la collection le font au regard de leur adéquation à ces thèmes recteurs. Et puisque tous les collectionneurs que nous avons rencontrés, exposent en partie ou

entièrement leurs collections au public, la mémoire qui nous intéresse ici, comme nous le verrons plus loin, s'articule également autour de l'exposition et de la médiation de l'objet et de la collection dans les lieux publics.

Pour terminer, la mémoire de la collection est aussi celle qui porte le souvenir de celui qui a créé et a fait évoluer la collection : le collectionneur. Saisir la mémoire de la collection revient à dresser le portrait du collectionneur. Les récits sur les collections et la manière dont elles s'édifient et évoluent, qui s'entremêlent étroitement avec les éléments biographiques du collectionneur, sont là pour le prouver :

(...) un jour j'ai eu l'opportunité de rencontrer un collectionneur à Houlers, donc ici, en Flandres, qui collectionnait les casques à pointe, et là c'était, je sais pas comment je peux dire, le Fatima ou Lourdes, vraiment, la révélation. (...) Cette vitrine, qui maintenant je crois qu'elle était pas tellement importante, mais pour moi c'était colossal, de voir ces casques rutilants, brillants, vraiment, j'ai trouvé ça magnifique. Et donc mon but, c'était d'avoir un casque à pointe. Donc j'ai pris tout ce qui était vendable dans ma collection, je suis allé dans un petit musée et j'ai tout bazardé, pour avoir l'argent pour m'acheter un casque à pointe. Et je suis retourné chez le collectionneur et il avait quelques casques à vendre, et puis j'ai acheté un casque à pointe... [P.O.]

6 – La mémoire de la pratique du collectionnisme d'objets de la 1^{re} ou 2^e Guerre mondiale

En sciences humaines et sociales, le phénomène du collectionnisme est reconnu comme objet d'étude permettant « *d'appréhender globalement collectionneurs et collections* » (Bonfait, 1998). Il a été examiné en tant que tel, du point de vue de l'histoire de l'art, mais aussi de l'histoire, de l'épistémologie, de la sociologie, de l'anthropologie, et même de la psychanalyse. Or, dans l'abondante littérature savante qui y a été consacrée ces dernières années, les travaux qui s'intéressent au phénomène du collectionnisme de *militaria*, et plus spécifiquement au phénomène du collectionnisme d'objets et de *militaria* de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale, s'avèrent, à notre connaissance, très rares⁶. L'une des raisons de cette rareté de recherches académiques sur ce phénomène réside sans doute dans le fait que cette pratique est une activité encore jeune et en plein développement.

En effet, d'après les témoignages de nos collectionneurs, l'intérêt du milieu de la collection d'objets de guerre pour les deux conflits mondiaux est relativement récent : « *il y 30 ans* » nous dit P.O. « *ça n'intéressait personne* ». Certaines de nos observations semblent confirmer cette remarque. Toute collection au cœur de notre étude – à l'exception de celle de J.T., dont une partie provient de la collection paternelle – est une collection de première génération : le fruit d'un

⁶. Signalons ici à cet sujet, les travaux de Matthew Richardson sur les collections et les collectionneurs des médailles militaires de l'armée britannique de la Première Guerre mondiale (Richardson, 2009), et la réflexion de Paola Filippucci sur les collectionneurs de cartes postales de villages d'Argonne avant, pendant et après la Grande Guerre (Filippucci, 2009).

effort individuel pour en constituer une et non d'un héritage ou d'un don. De même, la majorité de ces collections ont été constituées ces derniers trente ou quarante ans. Ces deux considérations nous font avancer l'hypothèse suivante : les collectionneurs que nous avons rencontrés, appartiennent dans le Nord de la France et dans la province de Flandre occidentale à la génération des initiateurs et pour beaucoup d'entre eux, des principaux acteurs du collectionnisme d'objets de la Première ou de la Deuxième Guerre mondiale. En ce sens, ils sont les principaux porteurs de la mémoire de cette activité en tant que pratique sociale et culturelle.

Il n'est pas rare que dans leurs discours, les collectionneurs que nous avons rencontrés inscrivent et situent leur pratique du collectionneur dans la pratique du collectionnisme d'objets de la Première ou de la Deuxième Guerre mondiale, ou plus généralement dans la pratique du collectionnisme de *militaria*.

Quels savoirs et connaissances se dégagent sur ces deux thèmes à partir des discours que tiennent nos interviewés sur leurs propres activités de collectionneur ?

Le premier thème récurrent est celui qui traite de la genèse de la pratique du collectionnisme d'objets de deux guerres mondiales et de ses évolutions actuelles⁷ ou futures. Ces évolutions sont abordées principalement sous l'angle du statut de l'objet de guerre dans le milieu du collectionnisme de *militaria*. Il apparaît que les débuts de nos collectionneurs dans cette pratique étaient caractérisés par la facilité pour se procurer de tels objets, considérés sans intérêt et donc sans valeur, voire dévalorisés par le milieu des *militaria*. Les propos de D.B. et P.O. à propos d'objets de la Première Guerre, et ceux de G.M. à propos d'objets de la Deuxième Guerre, sont révélateurs à cet égard :

Vous savez à l'époque, ces objets-là, ça partait à la ferraille, à partir de 1930, tous ces objets passaient à la ferraille, personne ne voulait s'en occuper, (...) j'ai commencé à l'âge de 8 ans, mais il n'y avait pas un gars, si (...) des gens qui passaient dans les champs pour ramasser des métaux non ferreux pour les vendre. [D.B.]

(...) quand moi j'ai commencé, quand on allait dans les bourses de collectionneurs (...) celui qui collectionnait 14-18, c'était le ramasseur de ferrailles (...) c'était pour les pauvres, c'était le menu fretin qui faisait 14-18. [P.O.]

Avant rare était le dimanche où on ne revenait pas avec quelque chose d'une brocante. Maintenant c'est courant. [G.M.]

Les témoignages de collectionneurs qui relatent les transformations récentes et actuelles dans leur pratique du collectionnisme mettent en évidence principalement le changement de statut de ces objets : autrefois marginalisés,

⁷. Il est intéressant de souligner ici, que de tels propos sont très fréquemment structurés par rapport à deux intervalles de temps : un « avant », représentant approximativement l'époque du commencement de la pratique par le collectionneur et un « maintenant », qui fait référence au présent : « *Avant rare était le dimanche où on ne revenait pas avec quelque chose d'une brocante. Maintenant c'est courant.* » [G.M.]

ceux-ci deviennent désormais objets de collection. Un tel changement s'opère à travers plusieurs facteurs. Le premier est la raréfaction des pièces disponibles sur le marché, liée à l'augmentation de l'intérêt et de la demande des amateurs pour ce type d'objets, et à leur entrée consécutive dans des collections privées (« (...) *mais on ne trouve plus autant de documents, qu'on pouvait trouver à l'époque, puisque ça se raréfie, ça rentre dans les collections* » affirme J.-M.B. à propos de cartes postales). Sporadiquement, et plus pour la Deuxième Guerre que pour la Première, l'engouement pour ces objets est alimenté, confirmé ou renforcé par quelques événements grand public tels que le succès de certains films ou séries télévisées : « (...) *il y a des effets de mode (...) des films comme Le Soldat Ryan, la série Band of Brothers, etc. (...) ça a eu pas mal de succès : immédiatement on l'a ressenti en collection (...), au niveau des tarifs, de pleins de choses (...)* » affirme G.M. Dans tous les cas, il en résulte la flambée de la valeur marchande de l'objet et par conséquent, de son prix.

Ces transformations conditionnent inévitablement les modalités d'obtention et de collecte des pièces, et en conséquence, les formes et les profils de collection. Les collectionneurs ne disposant pas de moyens financiers nécessaires pour acquérir des pièces authentiques limitent les acquisitions (« (...) *ça devient dur. Moi je commence à freiner sur la collection à cause de tout ça. Parce qu'on atteint des hauteurs de prix où il ne faut pas vraiment se tromper* » [G.M.]), ou resserrent leurs domaines d'intérêt en se spécialisant (« *C'était assez rare de se spécialiser. Pourquoi ? Parce qu'on trouvait facilement le matériel et qu'il était pas très cher. Maintenant c'est plus le cas.* » [G.M.]). D'autres, comme le montrent ces propos de G.M. sur des jeunes collectionneurs, se rabattent sur des pièces moins chères, voire des copies :

(...) *il y a aussi maintenant (...) du fait que certains uniformes qui sont très chers ou très rares ou voire introuvables, il y a une collection qui est en train de se créer de copies. C'est-à-dire que les gens font un mannequin en copies de A à Z.*

Quant aux tendances qui se profilent actuellement dans la pratique du collectionnisme de *militaria*, les propos de nos collectionneurs soulignent principalement un intérêt grandissant du milieu pour les pièces appartenant à d'autres conflits de plus en plus récents : « (...) *il y a un gros regain d'intérêt pour les conflits d'Indochine, Algérie, et tout doucement on pousse même jusqu'à la première guerre du Golfe.* » [G.M.]

Un autre élément important en lien avec la pratique du collectionnisme qui ressort des témoignages recueillis concerne le monde social dans lequel s'exerce et se développe la pratique de collectionneur. Car, comme nous le rappelle Bernard Vouilloux : « *il n'est pas de collection sans la structure sociale et économique (...) qui la rend possible, et donc (...) il n'est pas de collectionneurs isolés* » (Vouilloux, 2009, p. 416).

Nous avons montré précédemment (Gellereau & al., 2012) que nos collectionneurs ne dérogent pas à cette vérité : les collections originellement individuelles en prenant la voie des musées, rejoignent et alimentent les projets de collection collectifs. Et il en est de même pour les projets de collection qui restent personnels, comme c'est le cas de D.B., un des rares parmi ces

collectionneurs à exposer sa collection dans son propre musée. Dans tous les cas, les collections et les collectionneurs se forment et évoluent dans un espace réticulaire : à travers les rencontres, échanges et coopérations entre les collectionneurs eux-mêmes, ou entre les collectionneurs et certaines institutions muséales. Le rôle structurant de ces rapports sociaux dans la pratique du collectionnisme est particulièrement important dans :

- l'acquisition et l'échange de savoirs et savoir-faire

À titre d'exemple, il arrive à P.O. de répondre aux questions de jeunes collectionneurs rencontrés dans les bourses, sur l'authenticité de telle ou telle pièce qui leur appartient, et de partager ainsi avec eux ses connaissances en matière (« *quand je vais dans une bourse, il y a des jeunes collectionneurs qui viennent me demander, est-ce que c'est bon ? donc je vais leur expliquer, je suis ouvert à tout ça* »).

Les collectionneurs D.B. et M.D. en revanche glanent des renseignements sur les objets qui les intéressent auprès de conservateurs ou de médiateurs de musées, lors de visites : « *j'ai pu approcher et fréquenter des conservateurs des deux grands musées nationaux que sont l'Imperial World Museum et le musée de Canberra (...). J'ai des entrées dans ces deux musées, et un accès particulier aux réserves et un contact avec le conservateur en chef avec qui on peut échanger un certain nombre de choses* » nous dit M.D.

- la collecte et la circulation des objets entre les collections

Ainsi P.O. s'appuie sur son réseau personnel – ses « *amis collectionneurs* » selon ses dires – pour emprunter les objets nécessaires à ses expositions temporaires et pour acquérir certaines pièces qui manquent à sa collection : « *ça m'arrive parfois aussi, de demander à des amis collectionneurs, sachant qu'ils possèdent des objets, qui pourraient être encore plus pointus dans l'exposition, de les demander en prêt* ». Plusieurs collectionneurs avouent préférer acheter leurs pièces chez d'autres collectionneurs qu'ils connaissent. C'est le cas entre autres de M.D. qui nous explique : « *la grande partie [de la collection] vient d'objets que j'ai acquis soit par des achats sur des foires ou des brocantes, ou par l'intermédiaire de marchés spécialisés, ou par des contacts – parce que vous savez : le milieu de collectionneur, les gens préfèrent nous contacter pour vendre ou échanger une fois qu'on a été introduit plutôt qu'à n'importe qui (...)* ».

Concernant ce dernier point, il est intéressant de noter que les modalités et les lieux d'obtention et de circulation des objets cités par les collectionneurs sont plutôt singuliers. C'est essentiellement à travers le don et l'achat, et plus rarement l'échange ou la trouvaille, que l'objet intègre la collection. L'héritage familial et le prêt sont en revanche extrêmement rares et ne concernent, dans peu de cas recensés, que quelques objets isolés (le seul cas que nous avons recensé est celui d'une partie de la collection de J.T.). Ce type de modalités d'obtention des objets soulève et accentue davantage la question de la transmission des savoirs et des savoir-faire détenus par le collectionneur autour de sa collection : en effet, comment assurer que cette mémoire puisse se transmettre avec la collection lors de sa vente par exemple ?

Les meilleurs endroits pour trouver les objets et *militaria* de deux derniers conflits mondiaux sont des bourses, brocantes, foires ou des marchés et magasins

spécialisés. Des greniers ou des champs, et plus spécifiquement des anciens sites de champs de bataille (visités lors de promenades ou carrément lors d'explorations archéologiques) s'avèrent propices aux trouvailles. Ces derniers endroits constituent par ailleurs et fréquemment des lieux initiatiques du geste collecteur et de la pratique de la collection. Pour le reste, plusieurs témoignages soulignent l'apparition ces dernières années de ventes aux enchères directes (qui peuvent concerner tant des collections privées que des collections de petits musées associatifs) et des sites de vente (généraux comme spécialisés) sur l'Internet.

Le monde social de nos collectionneurs est régi par un certain nombre de règles et de lois. Lors de leurs entretiens, les collectionneurs évoquent quelques principes éthiques et moraux qui guident leur pratique de collectionneur et/ou de médiateur (et par la même voie, ils pointent certaines transgressions de ce milieu) tels que le refus de collectionner et d'exposer dans leur musée des ossements humains ou des pièces acquises de manière immorale ou illégale, etc. C'est ainsi que P.C. résume ce dernier principe : « *On prend tout si c'est légal. Ça c'est important. (...)* », et que P.O., en évoquant des « *choses interdites* » souligne d'avoir « *complètement éliminé ces choses-là* ». Des lois en vigueur qui régissent la pratique de collection de *militaria*, tels que l'obligation de déclarer et de neutraliser les armes et les munitions sont également évoquées par P.C. : « *On nous apporte des fois, des armes qui ne sont pas enregistrées ou démilitarisées, donc ça on refuse.* ». G.M. en revanche, pointe l'absence de certaines lois en ce qui concerne les *militaria* : « *dans le marché de l'art, si par exemple vous vendez une copie d'un tableau, vous avez des ennuis, alors que dans le militaria, il n'y a aucune législation. Mais ça peut être des copies sur des casques ou des uniformes qui portent préjudice parfois sur des milliers d'euros. J'ai jamais entendu parler de procédures pénales malheureusement, ça devrait être fait...* ».

À travers de tels témoignages se profile par ailleurs la représentation que se font nos collectionneurs sur la posture du collectionneur/médiateur d'objets de deux guerres mondiales. Il apparaît que cette figure ne se réduit pas à la possession d'une collection. Même lorsqu'il s'agit d'une collection strictement privée – et donc de celles que l'on ne voit pas par définition, de celles que les collectionneurs « *gardent jalousement pour eux* » pour reprendre les propos de M.D., – on retrouve chez son propriétaire le besoin de l'exposer au regard de l'autrui. C'est ainsi que J.-M.D. répond à la question s'il expose parfois sa collection privée : « *Jamais. J'invite parfois des gens que je connais... Non, je n'expose pas sinon.* ». Et les propos de P.O. sont encore plus significatifs à cet égard : « *je crois que quelqu'un (...) qui est collectionneur, il sera toujours fier de sa collection, et même s'il ne la montre pas au public, il va tout du moins la montrer dans son entourage.* ».

Dans d'autres discours apparaît la représentation de l'idéal, du modèle du collectionneur de *militaria* des deux guerres mondiales, celui qualifié par « *bon* » ou « *vrai* » collectionneur, avec ses connaissances et ses compétences. Certains collectionneurs, comme A.B. ou M.D. reconnaissent l'importance de ces hérauts, autorités et passeurs de la pratique dans leur propre pratique du collectionneur :

(...) *dans le domaine des collectionneurs, il existe des personnalités – j'ai la chance de pouvoir en connaître plusieurs avec qui on peut discuter ou acquérir leur savoir ou leurs conseils.* [M.D.]

(...) *Et puis a eu la chance de tomber sur un collectionneur, un enseignant qui nous a guidés. Et à partir de là on a commencé à bien se structurer...* [A.B.]

Comme ce point a été largement examiné précédemment (Gellereau & al., 2012), nous souhaiterons seulement y ajouter, qu'au côté de ces hérauts, autorités et passeurs se dessinent d'autres espèces de collectionneurs de *militaria*, les contre-exemples, comme ceux qui collectionnent attirés par l'appât du gain : « *il y a des gens qui collectionnent ça pour l'argent, la spéculation, le calcul de placement... ça existe. C'est pas mon cas du tout.* » nous précise J.M.D.

7 – La mémoire des formes communicationnelles de la médiation

Lorsqu'ils se trouvent en situation de médiation, c.-à-d. devant un public, les collectionneurs que nous avons interviewés communiquent leurs connaissances sur les objets et collections principalement de manière verbale. Ce constat a motivé notre choix de traiter jusqu'à présent la question de la mémoire en lien avec la pratique de collection et de médiation, à travers une approche centrée sur la communication verbale et linguistique du collectionneur. Et c'est pour cette raison également que les observations qui viennent d'être présentées sont tirées de l'étude d'un corpus constitué essentiellement de transcriptions des entretiens.

Dans ce qui suit en revanche, nous commençons à nous intéresser à une approche différente, en étudiant ce qui permet de compléter le message véhiculé par la parole du collectionneur, à savoir sa communication non verbale. Autrement dit, il s'agit d'identifier et d'examiner chez nos collectionneurs des comportements observables et non verbaux qui se manifestent lorsqu'ils sont en situation de médiation. Cette ébauche d'étude a été réalisée à partir de l'analyse de quelques enregistrements vidéo réalisés lors des entretiens.

Plusieurs éléments caractérisent la communication verbale du collectionneur en situation de médiation.

Signalons d'abord certains éléments paraverbaux mobilisés par le collectionneur, qui accompagnent sa voix – tels que le ton et l'intensité de la voix, le débit et le tempo, l'accentuation sonore de certains éléments du discours, les silences, etc. – et qui servent au collectionneur de faire passer certaines émotions, tels que la passion de la collection par exemple. Étant donné que nous n'avons pas encore suffisamment approfondi ce volet, nous n'en dirons pas plus ici.

Un autre élément potentiellement intéressant pour cette analyse de la communication non verbale serait l'appropriation et l'utilisation de l'espace par le collectionneur dans son acte de médiation. En effet, tout semble indiquer que les collectionneurs ont une certaine idée des itinéraires qui président à leurs déplacements dans l'espace du musée (d'une salle à une autre salle, d'un objet à un autre objet, etc.) en situation de visite :

Donc ici on est dans la première salle que voient nos visiteurs une fois qu'ils ont passé la billetterie. Donc G. parle là rapidement du système défensif de Maubeuge – pourquoi les Forts ont été créés, tout le réseau défensif – et après ce qui est assez insolite c'est cette vitrine. Donc c'est une partie de tout ce qu'on a retrouvé sur les neufs soldats – les neufs emmurés. Donc on a ici en bas les éléments militaires, et au dessus tout ce qui est plus personnel. [P.C.]

Il est évident aussi, qu'ils créent leurs propres parcours dans l'exposition en fonction du type de visite, du public ou de l'intérêt qu'ils portent aux objets exposés :

Bah, je fais un petit circuit, je commence d'un côté et je montre les vitrines au fur et à mesure. D'abord je leur parle des combats du secteur et puis ensuite je leur montre le matériel qui sort un peu de l'ordinaire. [D.B.]

Il est cependant difficile voire impossible de mener cette analyse à partir de notre corpus d'étude. Ceci principalement à cause de notre protocole d'étude dans lequel, rappelons-le, nous avons demandé à chaque collectionneur de sélectionner et de commenter une dizaine d'objets qu'il considère comme exemplaires et représentatifs de sa démarche de collectionneur et de médiateur. De ce fait, les déplacements et les itinéraires effectués par les collectionneurs durant les entretiens ont été inévitablement déterminés par l'emplacement dans le musée des objets sélectionnés.

Il en est autrement pour la gestualité du collectionneur. Précisons d'emblée, que nous proposons de porter notre attention uniquement sur des gestes symboliques, c.-à-d. ceux qui sont réalisés par les collectionneurs pour produire du sens, pour apporter un complément d'information par rapport au discours (et non ceux qui ne servent qu'à exécuter simplement une action, comme sortir un objet d'une vitrine pour nous le montrer).

En s'interrogeant sur le rôle que jouent de tels gestes dans le processus de médiation, nous en avons identifié deux catégories :

- les gestes indicateurs. Ce sont ceux « destinés à attirer l'attention de l'auditeur et qui renforcent ou remplacent les indications verbales du type "regardez là", "voyez ceci", etc. » (Moulin, 2004), et qui invitent le visiteur à regarder une vitrine, un objet, une partie ou une particularité de l'objet.

Ainsi, D.B., durant son entretien, en pointant avec sa main (ou avec sa canne), incite le visiteur à regarder un certain objet (p.ex. la plaque d'une stèle mortuaire) ou une particularité de l'objet (p.ex. les trous de balles dans le clairon). Ses gestes portent sur les objets qui se trouvent devant lui (p.ex. la plaque de la stèle mortuaire), quelque part dans le musée (p.ex. lorsqu'il dit « vous avez des écrits qui sont là »), ou à l'extérieur du musée (p.ex. lorsqu'il prononce un toponyme et l'accompagne d'un geste pour l'indiquer).

- des gestes illustratifs « qui accompagnent le langage en le mimant » (Moulin, 2004).

À titre d'exemple, lorsque D.B. parle du « monsieur Robin (...) qui était trépané, c'est-à-dire qu'il lui manquait deux doigts, il avait eu un éclat d'obus

dans le visage », il palpe son visage, en parlant des casques, il touche son front, en parlant des médailles, il touche sa poitrine, etc., et en évoquant la chasse aux rats, il reproduit le geste visant à transpercer quelque chose avec une baïonnette, etc.

C'est le cas également de J.T. lorsqu'il nous raconte l'histoire d'un des soldats anglais enterré au cimetière d'Erquinghem (cf. CD joint – film : entretien de J.T., extrait : Erquinghem_Lys_Torp_cimetiere.mp4) :

Ce soldat il a fait la guerre comme tout le monde, il s'est engagé en 1915, il a fait sa guerre et malheureusement à Erquinghem au mois d'octobre... voilà. (...) Il vient à Erquinghem, on repousse les Allemands, il est dans les tranchées. En plus avec son cousin dans le même régiment, ils étaient l'un à côté de l'autre. Et lui c'était un petit peu un zozo parce qu'il voyait les Allemands en face dans les tranchées et faisait signe « Hé, Hans, Friez, c'est la fin de la guerre, rendez vous c'est fini ». Et son cousin lui dit « baisse toi, tu vas te faire descendre ! ». Et lui toujours « Hé Friez ! ». Puis tout d'un coup il y avait un sniper qui lui a tiré une balle juste dans le front. Donc il est décédé.

Qu'est-ce qu'il nous montre d'intéressant cet exemple ? Plus le récit avance, plus le médiateur s'engage progressivement dans cette histoire. On le voit très clairement vers la fin de cet extrait : où J.T. n'est pas simplement médiateur de cet événement, mais avec ces deux gestes – d'enlever la casquette et de se prendre la balle dans le front – il en devient le principal acteur. Dans une sorte de mise en scène théâtrale qu'il met en place, il incarne le soldat de son récit.

Ajoutons pour conclure qu'il n'est pas aisé de comprendre si ces quelques gestes symboliques que nous avons observés, et en particulier, les gestes illustratifs, font partie de la « stratégie de médiation » du collectionneur. En effet, selon les collectionneurs, ils semblent être réalisés de manière plus ou moins inconsciente, plus ou moins tacite. Ce qui nous invite à interroger la possibilité de reproduire ces gestes pour les conserver afin de les transmettre. Et comme il s'agit clairement de la « mémoire en mouvement », il faut également prendre en considération que la transmission de cette mémoire ne peut se faire que par imitation.

8 – La mémoire de la mise en scène de l'objet dans l'exposition

Par la mise en scène de l'objet exposé, nous comprenons ici ce « *niveau le plus élémentaire* [de l'exposition], *c'est la présentation des objets qui participent à la constitution d'unités d'exposition telles par exemple qu'un tableau accroché sur un mur accompagné de son étiquette, ou encore une série d'objets dans une vitrine.* » (Davallon, 2010, p. 232)

Les connaissances que l'on risque de perdre si l'on ne garde pas de traces de la mémoire de mise en scène de l'objet exposé sont les suivantes :

- les types d'ensemble que l'objet intègre (série, composition, etc.) ;
- la ou les logique(s) qui préside(nt) à la constitution de tel ensemble ;

À titre d'exemple, les objets peuvent être regroupés car ils appartiennent à la même classe d'objet, à la même époque, car ils ont participé à un même fait

historique, etc., mais aussi pour montrer les différents objets pour le même usage ou les différents usages du même objet, pour montrer l'évolution technique d'un objet, ou de ses matériaux constitutifs, pour montrer le détournement de l'usage, etc.

- la place que l'objet comble dans un ensemble ;

Ainsi, dans une série qui présente l'évolution technique du matériel, l'objet peut jouer deux rôles : celui de l'objet représentatif de l'évolution technique ou au contraire, celui de l'objet dépassé par cette évolution.

- les objets qui l'entourent et qui servent à le contextualiser ;
- les objets que la pièce accompagne et qu'elle sert à contextualiser.

On retrouve quelques-unes de ces connaissances dans cet extrait qui provient de l'entretien avec D.B., et qui est très riche de renseignements (cf. CD joint – film, entretien de D.B., extrait : Neuville_Browarski_bouchons_grenades.mp4) :

Alors ici, vous avez un ensemble de bouchons de grenades, alors la particularité, c'est que c'est ce que j'ai amassé en près de 75 ans, et en fait la particularité, c'est que chaque grenade, chaque bouchon a une particularité, a été fait dans une usine différente, parce qu'en Angleterre, on a réparti en peut être 300, 500 ateliers, pour faire des grenades, mais ça n'était jamais le même atelier, elles sont toutes marquées, et au fil du temps, on s'aperçoit qu'au début ici, vous en avez beaucoup de 1914, 1915, après on arrive en 1916, après on arrive en 1917, elles sont en règle, puisque les matériaux tels que le cuivre tout ça, se font rares, et en 1918, vous arrivez à la finition par des bouchons en ferraille. Alors la particularité de la grenade anglaise, c'est qu'elle se fragmentait en 140 parcelles de métal, elle était très dangereuse, et à côté de ça, vous avez une clé qui sert pour visser les bouchons, une clé qui sert pour boucher, tournevis, enfin des objets qui sont attenants à ces bouchons.

Tiphaine : Alors justement, qu'est-ce qui vous a donné envie de construire la série ?

Donald : Et bien, de récapituler toutes les usines qui ont produit ce genre de choses, enfin je ne les ai pas toutes, parce que c'est évident qu'on ne peut pas les retrouver toutes, j'en ai 150 en définitive de retrouvées. [D.B.]

Il s'agit d'un ensemble de bouchons de grenade. Nous pouvons remarquer pour commencer que cet ensemble est fondé selon une logique paradoxale. Les objets qui composent cette série sont regroupés d'abord selon le critère de similitude : ils appartiennent tous à la même catégorie d'objet, celle de bouchon de grenade. Mais ils sont également rassemblés à travers le critère de différence, puisque chaque bouchon qui entre dans cet ensemble est différent par rapport aux autres (« *chaque bouchon a une particularité, a été fait dans une usine différente (...)* »). De plus, la mise en scène de cette série ordonnait ces bouchons par année (1914 - 1915 - 1916 - 1917- 1915 – 1918). Ce type de regroupement sert au collectionneur à montrer en plus l'évolution des matériaux utilisés pour produire les bouchons : « *elles sont en règle, puisque les matériaux tels que le cuivre tout ça, se font rares, et en 1918, vous arrivez à la finition par des bouchons en ferraille* ». Et finalement, les bouchons sont accompagnés d'autres

objets : « *et à côté de ça, vous avez une clé qui sert pour visser les bouchons (...), tournevis* », qui permettent de préciser leur usage.

Pour conclure...

Il s'ensuit de tout ce qui vient d'être évoqué que les pratiques de collection et de médiation d'objets de la Première et Deuxième Guerre mondiale par le collectionneur/ médiateur sont vécues comme une mémoire vivante. Certaines des connaissances acquises et détenues par le collectionneur/médiateur dans le cadre de ces pratiques, essentiellement celles qui concernent la biographie culturelle de l'objet, pourront être recueillies dans l'inventaire proposé aux musées dans le cadre du projet TransMusSites 14-45. D'autres en revanche, et une grande partie, sans être enregistrées, n'auront lieu que dans la mémoire vivante du collectionneur/médiateur. Ainsi, cette conclusion se résumera en quelques questions qui s'adressent avant tout aux collectionneurs et aux institutions muséales : Quelle(s) mémoire(s) faudrait-il sauvegarder pour les transmettre ? Sont-elles les mêmes pour les collectionneurs ou pour les institutions muséales ? Y a-t-il aujourd'hui des priorités ? Quels dispositifs d'enregistrement faudrait-il privilégier pour les sauvegarder et les transmettre ?

Le lecteur trouvera les premiers éléments de réponse à cette dernière question dans la contribution d'Alain Lamboux-Durand et Pascal Bouchez.

Bibliographie

- ASSMANN, Jan. *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*. Éditions Aubier, 2010, 372 p.
- BECKER, Annette. « Le nord de la France, mémoire de l'occupation. D'une guerre, l'autre : 1914-1940 », p. 9, dans « Le rôle des guerres dans la mémoire des européens : leur effet sur la conscience d'être européen ». Fleury, Antoine & Frank, Robert (éds). Euroclio. Études et documents, 1997.
- BECKER, Annette. « Les oubliés de la Grande Guerre : Humanitaire et culture de guerre, 1914-1918 ». Hachette, 1998, 340 p.
- BERGERON, Yves. « Collection », dans Dictionnaire encyclopédique de la muséologie. A. Colin, 2011, pp. 53-72.
- BONFAIT, Olivier. « Collectionnisme », dans *l'Encyclopaedia Universalis*. Paris, Encyclopaedia Universalis, 1998.
- CRU, Jean Norton. « Du Témoignage ». Gallimard, 1930, 270 p.
- DAVALLON, Jean. « L'Écriture de l'exposition : expographie, muséographie, scénographie » Actes sud, *Culture et musées*, n° 16. 2010, p. 229-238.
- DAVALLON, Jean. « Tradition, mémoire, patrimoine », in Schiele Bernard (dir.), *Patrimoines et identité*. Québec : Musée de la civilisation de Québec, Éd. Multimondes, 2002, p. 41-64.
- ERLL, Astrid. Cultural Memory Studies: An Introduction. in A. Erll, A. Nünning, S. B. Young (Dir) *Media and Cultural Memory: An International and Interdisciplinary Handbook*. Berlin : Walter de Gruyter & Co, 2008, p. 1-15.
- FILIPPUCI, Paola. « Postcards from the past: war, landscape and place in Argonne, France » In *Contested Objects. Material Memories of the Great War* edited by Nicholas J. Saunders, Paul Cornish. Routledge, 2009, p. 220-236.
- GARDE-HANSEN, J. *Media and Memory*. Edinburgh : Edinburgh University Press Ltd, 2011, p. 174.
- GELLEREAU, Michèle, DA LAGE, Émilie, GANTIER, Samuel, LEBTAHI Yannick, SMOLCZEWSKA-TONA, Agnieszka, ZETLAOUI, Tiphaine, in Gellereau, Michèle (dir.). Document de synthèse des résultats d'analyse de la phase étude du projet, Temuse 14-45, Issu des présentations du Workshop des 6 et 7 juin 2011, Université de Lille3, janvier 2012.
- GINZBURG, Carlo. Signe, trace, piste, Racines d'un paradigme de l'indice. Gallimard, *Le Débat* 1980/6 - n° 6, p. 3-44.
- KOPYTOFF, Igor. 1986. « The cultural biography of things: commoditization as process », p. 64-91 in *The social life of things. Commodities in cultural perspective*. edited by Arjun Appadurai : Cambridge. Cambridge University Press.
- LAVABRE, Marie-Claire. « Paradigmes de la mémoire », *Transcontinentales* [En ligne], 5|2007, document 9, mis en ligne le 15 avril 2011, consulté le 16 février 2012.
URL : <http://transcontinentales.revues.org/756>
- LE MANER, Yves, « La Coupole : « sites et organisation de la mémoire de la Grande Guerre en Nord - Pas-de-Calais » », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2009/3 n° 235, p. 75-80.
- MONTPETIT, Raymond. « Les musées, générateurs d'un patrimoine pour aujourd'hui. Quelques réflexions sur les musées dans nos sociétés postmodernes », in Schiele Bernard (dir.). *Patrimoines et identité*. Québec : Musée de la civilisation de Québec, Éd. Multimondes, 2005, p. 77-117.

- MOULIN, Jean-François. « Le discours silencieux du corps enseignant. La communication non verbale du maître dans les pratiques de classe ». *Carrefours de l'éducation*, 2004/1 n° 17, p. 142-159.
- NAMER, Gérard. *Mémoire et Société*. Paris : Méridiens Klincksieck, coll. « Sociétés », 1987, 242 p.
- PRAX, Jean-Yves. *Le manuel du knowledge management : mettre en réseau les hommes et les savoirs pour créer de la valeur*. Paris : Dunod, 2012, p. 528.
- RICHARDSON, Matthew. « Medals, Memory and Meaning. Symbolism and cultural significance of Great War medals » In *Contested Objects. Material Memories of the Great War* edited by Nicholas J. Saunders, Paul Cornish. Routledge, 2009.
- ROUSSEAUX, Francis. « La collection – L'intime décanté, rituel de collectionneur », dans *Classer ou collectionner ? Réconcilier scientifiques et collectionneur*. Collection : Intellection - N° 5. Bruxelles : Academia Bruylant, 2007, p. 171-187.
- SCHNAPP, Alain. « Collection et mémoire », dans *Hypothèses*. 2003/1, p. 69-74.
- WAJCMAN, Gérard. « Intime collection », dans *L'intime, le collectionneur derrière la porte*, La maison rouge, Fage éditions, 2004, p. 23-29.
- VOUILLOUX, Bernard. « Le Collectionnisme vu du XIX^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*. 2009/2 - Vol. 109, p. 403-417.